

## ÉCOLOGIES MARXISTES ET ÉCOLOGIES DE LA MODERNITÉ

À propos de John Bellamy Foster, *Marx's ecology. Materialism and Nature*, Monthly Review Press, New York, 2000

**Jean-Baptiste Fressoz**

**La Découverte** | *Mouvements*

2011/2 - n° 66  
pages 155 à 159

ISSN 1291-6412

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-mouvements-2011-2-page-155.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Fressoz Jean-Baptiste , « Écologies marxistes et écologies de la modernité » À propos de John Bellamy Foster, *Marx's ecology. Materialism and Nature*, Monthly Review Press, New York, 2000, *Mouvements*, 2011/2 n° 66, p. 155-159. DOI : 10.3917/mouv.066.0155  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# LIVRE

# Écologies marxistes et écologies de la modernité

À propos de John Bellamy Foster,  
*Marx's ecology. Materialism and Nature*,  
Monthly Review Press, New York, 2000.

PAR JEAN-BAPTISTE FRESSOZ\*

Entre février 1937, date de son arrestation, et mars 1938, date de son exécution, Nicolas Boukharine, le favori de Lénine décrété ennemi du peuple par Staline, rédigea quatre livres, dont les *Arabesques philosophiques* qu'il considérait comme son chef-d'œuvre<sup>1</sup>. Dans ce livre d'outre-tombe, l'auteur voulait démontrer que les fondements du marxisme résidaient dans l'écologie. Reprenant les travaux de Vladimir Vernadsky, fondateur soviétique de la théorie des écosystèmes et inventeur du mot « biosphère », Boukharine expliquait que l'histoire humaine ne pouvait se comprendre qu'en relation avec la « biosphère terrestre, pleine d'une vie infiniment variée depuis le plus petit micro-organisme dans l'eau, sur la terre et dans l'air jusqu'aux êtres humains. Peu de monde imagine l'immense richesse de ces formes et leur

participation directe dans les processus physiques et chimiques de la nature... Les humains sont à la fois le produit de la nature et une partie de la nature<sup>2</sup> ».

Au moment où nombre de chercheurs en sciences sociales, pris dans la tourmente climatique, hésitent à jeter par-dessus le bord du « vaisseau terre » l'arsenal de la théorie critique héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, la lecture du livre John Bellamy Foster, *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, offre un contre poids heureux.

L'auteur propose une thèse provocante : la critique de l'idéal moderniste de maîtrise et de possession de la nature n'est pas à l'origine de l'écologie contemporaine, au contraire, le souci environnemental, l'attention inquiète aux échanges de matière et d'énergie est en fait l'aboutissement d'une conception radicalement matérialiste des histoires humaine et naturelle, conception qui s'est construite dans le refus de toute téléologie. Et ce sont donc dans les pensées des deux plus grands matérialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, Charles Darwin et Karl Marx, qu'il faut en chercher les origines.

---

\* Historien des sciences, des techniques et de l'environnement, actuellement en postdoc à l'université de Harvard. Sa thèse (EHES/IEUE), intitulée « *La fin du monde par la science* », innovations, risques et régulations de l'inoculation à la machine à vapeur, 1750-1850, fera l'objet d'une publication aux Éditions Gallimard en 2011.

1. Qui ne sera rendu public que cinquante ans plus tard.

---

2. Cité par FOSTER, p. 227. Je traduis.

### ● Première lecture

On peut faire plusieurs lectures de ce livre extrêmement riche. La première (qui à mes yeux n'est pas la plus intéressante), correspond au titre principal. Elle revient à considérer l'étude de Foster comme un aggiornamento écologique du marxisme cherchant à réconcilier les mouvements écologiste et socialiste. Foster est le rédacteur de la *Monthly Review*, la grande revue marxiste américaine qui a publié de nombreux articles d'écologie politique. Ce livre correspond donc à un projet politique tout à fait actuel<sup>3</sup>. L'auteur traque ainsi avec minutie les éléments de la pensée de Marx que l'on peut qualifier rétrospectivement d'écologique et euphémise quelque peu les pans modernistes de sa pensée<sup>4</sup>.

Cela dit, grâce cette lecture partielle mais attentive, Marx apparaît beaucoup plus complexe que la vulgate libérale voudrait nous le faire croire. Prenons par exemple la critique récurrente de la théorie marxiste de la valeur qui aurait « oublié la nature ». *La critique du programme de Gotha* est pourtant on ne peut plus claire : « le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage... le travail, n'est lui-même que l'expression d'une force naturelle, la force de travail de l'homme<sup>5</sup> ». L'incompréhension tient à la séparation, dans l'esprit des lecteurs, de l'homme et de son travail d'un côté et de la nature et de ses ressources de l'autre. Or, selon le matérialisme historique, l'homme fait intégralement partie de la nature et la valeur travail n'est donc qu'un sous-ensemble d'une « valeur-nature » plus englobante. Dès 1844, Marx écrit

ainsi « la nature est le corps non-organique de l'homme... dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissociablement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est indissolublement liée avec elle-même, car l'homme est une partie de la nature<sup>6</sup> ». L'une des forces du livre est justement son analyse de l'ontologie matérialiste de Marx selon laquelle nature et société forment un ensemble unifié d'échanges métaboliques historiquement déterminés par les régimes de production.

L'intérêt de Marx pour les questions environnementales traverse l'ensemble de son œuvre. Le jeune philosophe découvre ainsi la lutte des classes dans la grande question d'écologie politique qui se pose en Prusse au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir la privatisation (sous prétexte de bonne gestion) des ressources environnementales auparavant communalisées. En octobre 1842, en tant qu'éditeur du *Rheinische Zeitung*, il publie un article critique sur un projet de loi pénalisant le « vol » de bois. Marx s'intéressait alors pour la première fois au sort des démunis et expliquait que leur dénuement provenait de la privation de lien avec la nature, privation organisée par le régime de la propriété. Durant toute sa carrière, Marx ne cessera de lire, d'annoter, de critiquer et surtout de s'inspirer des livres contemporains d'agronomie, de chimie ou de paléontologie.

Deux théories structurent l'écologie marxiste : dès la fin des années 1840, la rupture métabolique entre ville et campagne ; puis, dans les années 1860, après la lecture de Darwin, la question de la co-évolution.

La « rupture métabolique » (*stoffwechsel riss*) est liée à l'urbanisation, à la grande propriété agraire et, en fin de compte, au capitalisme : les agglutinations urbaines et la perte du fumier humain empêchent le retour des minéraux indispensables à la fertilité des terres agricoles. Marx utilise cet argument pour critiquer les théories de la surpopulation de Malthus et de la rente différentielle de Ricardo qui, toutes

3. Sur l'écosocialisme américain voir M. LOWY, « une écologie de gauche aux USA », *Revue internationale des livres et des idées*, mars-avril 2010, p. 18-20.

4. Pour une analyse marxiste plus critique de l'écologie de Marx voir M. LOWY, « progrès destructif : Marx, Engels et l'Écologie » et T. BENTON, « Marxisme et limites naturelles : critique et reconstruction écologiques », in J.M. HARRIBEY et M. LOWY (dir.), *Capital contre nature*, PUF, Paris, 2003.

5. K. MARX, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Ed. Sociales, Paris, 1950.

6. K. MARX, *Manuscrits de 1844*, Flammarion, Paris, p. 114.

deux, considèrent la fertilité de la terre comme un donné et non comme le résultat d'un processus historique.

Les recherches de Liebig sur la chimie des sols et la physiologie des plantes jouèrent un rôle fondamental dans la pensée de Marx. Chaque pays ayant un stock limité de phosphore et de nitrate, ne pas recycler les excréments humains en engrais devait nécessairement affaiblir la fertilité des sols. Dans les années 1850, l'espoir suscité par les engrais chimiques phosphatés fait long feu<sup>7</sup>. Aussi, lorsque Marx commence à rédiger le *Capital* (1860), il sait qu'il n'y aura pas de solution chimique simple à l'épuisement des sols. D'où l'accent mis dans le troisième volume du *Capital* sur les conséquences environnementales des grands domaines vides d'homme de l'agriculture capitaliste qui ont produit une rupture irréparable du métabolisme reliant la société humaine et la nature. D'où aussi l'insistance, dans son projet de société future, sur l'association rurale et la répartition uniforme de la population sur le territoire : « la seule liberté possible est la régulation rationnelle par les producteurs associés, de leur métabolisme avec la nature qu'ils contrôlent ensemble, au lieu d'être dominés par lui comme par une puissance aveugle<sup>8</sup> ». Selon Marx, il n'y a donc pas « d'arrachement » ou de domination possible vis-à-vis de la nature : quelles que soient les techniques de production, nous demeurons dans la dépendance d'un régime métabolique historiquement déterminé, la particularité du métabolisme capitaliste étant son caractère irrationnel et insoutenable. Le socialisme doit se fixer pour tâche de « réguler rationnellement », « contrôler », c'est-à-dire tenir compte, de l'ensemble des flux de matières et d'énergie entre société et nature.

7. Selon la théorie du minium de Liebig, la fertilité du sol est déterminée par les nutriments minéraux dont la quantité est la plus faible.

8. K. MARX, *Capital*, Vol. 3.

Selon Foster, la théorie Darwinienne de l'évolution constitue la deuxième source de l'écologie marxiste. L'auteur propose une histoire croisée des carrières de Marx et Darwin. Tous deux élaborent leurs théories en Angleterre, dans la décennie 1840, en opposition à la pensée alors dominante que constitue la théologie naturelle. Foster décrit bien l'emprise des « parsons » (ecclésiastiques protestants) qui de Paley à Chalmers en passant par Malthus définissent le socle de l'histoire naturelle et de l'économie politique. La théologie naturelle connecte la nature, la science, la religion, l'État et l'économie politique dans une même téléologie visant à renforcer les hiérarchies sociales de la

société victorienne et le régime de la propriété privée. Par exemple, Thomas Chalmers, dans les *Bridgewater treatises*, explique que Dieu a instillé à l'humanité le sentiment de la propriété afin de protéger la société des politiques contre-nature comme les *Poor Laws*<sup>9</sup>.

Lorsque Marx rédige le *Capital*, les débats sur la théorie de l'évolution occupent les devants de la scène scientifique britannique. Le matérialisme historique entre en résonance avec les découvertes de Darwin et de la paléontologie émergente (en particulier le rôle des outils dans l'évolution humaine). Foster analyse en détail la thèse marxiste de la co-évolution c'est-à-dire la coproduction historique de l'homme et de la nature à travers le travail et la technique. Marx explique ainsi que l'histoire des techniques est le prolongement de l'histoire de l'organisme humain, analyse qu'Engels développera dans la *Dialectique de la Nature* : « la main n'est pas seulement l'organe du travail, elle est le produit du travail ».

9. Sur ce point voir le grand livre de B. HILTON, *The Age of Atonement. The influence of evangelicalism on Social and Economic Thought, 1785-1865*, Oxford, 1991.

**De fait, les soucis  
environnementaux  
exprimés par les auteurs  
marxistes étaient tout  
simplement des sujets  
de préoccupation  
politique majeurs  
au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.**

## ● Seconde lecture

Une autre lecture de cet ouvrage est possible : parce que Foster prend soin de lier la pensée de Marx avec l'ensemble des débats scientifiques et environnementaux de son époque, on peut considérer son livre comme une étude de portée plus générale sur la réflexivité environnementale propre aux sociétés du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au-delà de Marx, Foster décrit également la constellation des auteurs marxistes qui s'intéressent aux questions écologiques : Engels, Vernadsky, Boukharine, Morris, Bebel, Kautsky, Luxemburg ou Caudwell. Dans un court mais intéressant passage, Foster mentionne la querelle entre Marx et les « Vrais socialistes » allemands (Friedrich Daumer, Rudolph Matthäi et Karl Grün) qui, dans les années 1850, espéraient que le socialisme permît de retourner à l'âge d'or d'une nature pure et originelle. Marx critique leur naïveté au nom de l'histoire longue de la co-production de l'homme organique et social et de la nature. À travers ces débats, c'est donc une vision du second XIX<sup>e</sup> siècle bien éloignée des clichés simplistes de la société du progrès que nous offre Foster.

On pourrait d'ailleurs aller plus loin dans la généralisation des inquiétudes écologiques : de fait, les soucis environnementaux exprimés par les auteurs marxistes étaient tout simplement des sujets de préoccupation politique majeurs au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La « séparation métabolique » entre ville et campagne constitue ainsi une inquiétude environnementale largement répandue<sup>10</sup>. On connaît grâce aux historiens de l'environnement et au livre de Foster la pléiade de savants, agronomes, physiciens, biologistes et chimistes qui mettaient en garde contre l'épuisement des sols et l'insalubrité urbaine, et accusaient bien souvent l'irrationalité du régime de production capitaliste<sup>11</sup>. Les

inquiétudes sur la déforestation exprimées par Marx, Engels, ou Bebel sont également tout à fait communes au XIX<sup>e</sup> siècle, le débat étant amplifié par le rôle de régulation climatique alors attribué aux arbres<sup>12</sup>. En lisant Foster, on ne peut s'empêcher de penser combien la thèse du grand partage moderniste entre nature et société simplifie les philosophies de la modernité qui, à travers les théories climatiques ou les théories métaboliques, avaient soin, au contraire, de penser ensemble l'histoire de la nature et l'histoire humaine. Que la démonstration soit fondée sur la philosophie marxiste, moderniste parmi les modernistes, ne fait que renforcer le point.

L'ouvrage propose enfin une thèse sous-jacente sur l'inutilité politique de la critique de la modernité scientifique héritée du XVII<sup>e</sup> siècle. Selon l'auteur, la maîtrise de la nature prônée par Bacon ne signifie aucunement le mépris de la nature, mais, au contraire, la compréhension de ses lois et leur respect par l'agir technique. Selon Foster, la formulation, à l'intérieur du matérialisme, d'une pensée écologique qui s'inquiète de la rupture des liens métaboliques entre société et nature montre que la modernité scientifique n'est pas la cause lointaine de la crise environnementale mais bien plutôt une condition (nécessaire mais non suffisante, d'où l'écosocialisme) de régulation des effets dévastateurs du mode capitaliste de production. Le souci écologique prend sa source dans la répudiation de toute téléologie et dans l'affirmation d'un matérialisme intransigeant. En supprimant l'ordre providentiel, Darwin et Marx ont finalement placé l'homme en face de ses responsabilités dans l'altération des métabolismes naturels définis par des millions d'années de co-évolution. ●

vol. 28, n° 3, 1988, p. 381-411 ; E. MARALD, « Recycling theories in the second half of the Nineteenth Century », *Environment and History*, 8, 2002, p. 64-85 ; S. BARLES, *L'invention des déchets urbains, France 1790-1970*, Champs Vallon, 2007.

12. Voir J.-B. FRESSOZ et F. LOCHER, « Le climat fragile de la modernité » <http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html>

10. Victor Hugo exprime les mêmes inquiétudes dans sa description des égouts parisiens dans *Les Misérables*.

11. L'histoire du métabolisme urbain et des débats qui l'entourent est bien connue : C. HAMLIN, « Providence and Putrefaction : Victorians Sanitarians and the Natural Theology of Health and Disease », *Victorian Studies*,